

Ma petite enfance à Soisy

1940 L'Exode et l'Occupation

Les Chamblain sont une très ancienne famille de Soisy. Les recherches généalogiques de ma plus jeune fille, Sophie, ont montré qu'un Chamblain habitait déjà cette commune en 1771. Nos ancêtres avaient tous des activités liés à la Seine. Ils étaient pêcheur, passeur du bac, dragueur de sable.

Rien d'étonnant donc que je sois né à Soisy le 26 août 1935, au 12, rue des Francs Bourgeois, domicile de mes grands-parents maternels, Maurice et Julienne BOIS. A l'époque, les femmes n'accouchaient pas dans une clinique. Et le docteur MISSET m'a mis au monde en s'éclairant à la lampe à pétrole car dans cette maison l'électricité n'était pas encore installée.

Mon grand-père paternel, Gustave CHAMBLAIN, et sa seconde épouse, Madeleine KAUPP, demeuraient au 8, rue des Francs Bourgeois. Les terrains des deux propriétés se rejoignaient par l'arrière le long de la rue du Grand Veneur.

En 1937, je pars avec mes parents nous installer à Asnières-sur-Seine, près du travail de mon père. Nous



gardons un petit logement chez mes grands-parents Bois au 12, rue des Francs Bourgeois. A la déclaration de guerre en 1939, mon père est rappelé chez les pompiers de Paris - unité militaire -, à la caserne de Puteaux où il avait fait son service en 1933. A la débâcle, en juin 1940, nous nous installons à Soisy. Une nuit, nous sommes réveillés par des cris : « EVACUEZ ! EVACUEZ ! les Boches arrivent! »

Mes parents et grands-parents entassent quelques bagages dans mon ancien landau (genre de grande caisse à roues) et m'installent dessus. Mon arrière-grand-mère Villard, qui habite place de la Mairie, nous rejoint, sans avoir oublié de mettre 3 ou 4 chapeaux sur sa tête, accompagnée de sa dernière fille, Germaine. Nous partons en direction de Corbeil en compagnie de nombreux Soisiens. La passerelle reliant Evry avait été dynamitée.



Arrivés à Corbeil : plus de pont, il avait aussi été dynamité. Nous prenons place sur une péniche qui proposait de remonter la Seine en direction du sud. A peine partis, deux avions italiens nous survolent et tirent des rafales de mitrailleuses, obligeant le marinier à accoster face à Saint-Fargeau. Tout le monde descend. A pied, nous rejoignons la nationale 7, encombrée de voitures surchargées jusqu'au toit, de charrettes, de vélos et surtout de piétons comme nous.



Après toutes ces péripéties, la fin de journée arrivait. Nous avons trouvé refuge dans une grosse ferme à Chailly-en-Bière. Que de gens installés partout ! Dans un placard, on me trouve un ours en peluche que j'ai gardé des années. J'ai pu bien dormir.

Au petit jour, réveil amer : les Allemands étaient arrivés à Fontainebleau.

Vous connaissez la chanson des Frères Jacques sur un poème de Prévert « Tout autour du Monde, en bateau à voile, nous sommes revenus à pied à cheval et, en voiture... » eh bien, nous, nous sommes revenus à Soisy à pied : 19 km pour mes jambes de petit bonhomme de 5 ans.

Tout était calme. La quincaillière, Mme BREZAS, était contente de ne pas avoir cédé à la panique et d'être restée sur place : son commerce, rue des Francs Bourgeois, était intact. Il n'en était pas de même de l'épicerie-tabac des sœurs Turpin au 16, rue des Francs Bourgeois, dont la vitrine avait été brisée et l'intérieur dévalisé. Des maisons avaient été cambriolées, des caves dévalisées comme celle de notre

cousin DAUDIN, ébéniste rue du Grand Veneur. Pas un Allemand en vue ... hélas pas pour longtemps.

En octobre 1940, je fus inscrit à l'Asile, l'école maternelle, rue Galignani.

L'hiver 1940 fut rude, avec d'importantes chutes de neige. On ne voyait plus les marches de l'escalier menant à la cour. Les Allemands s'installent progressivement à Soisy, avec une Kommandantur dans le château des Chênevières (aujourd'hui la nouvelle mairie), et une autre garnison au château des Donjons. J'avais un observatoire idéal depuis la terrasse de mon grand-père CHAMBLAIN, qui surplombait la rue des Francs Bourgeois. De là, je voyais les Allemands défiler en chantant pour se rendre d'un château à l'autre. Une fois, j'ai même eu droit à des bonbons. Un autre enfant qui, lui, demeurait au dessus de la Ruche Moderne, a vu un Allemand qui, assis sur l'arrière d'un camion, s'est relevé brusquement lors de l'arrivée au château des Chênevières et s'est tué en heurtant l'arceau du portail. En prenant le Chemin des voûtes, nous pouvions les voir s'entraîner au tir.



Les transports devenaient rares. Il a fallu attendre que les cars Citroën, qui faisaient la liaison Paris-Corbeil, soient équipés de gazogènes, car il y avait pénurie de carburant. Parfois, nous prenions le train à la gare d'Évry. Le grand plaisir des soldats allemands était de marcher à pas cadencés sur la passerelle qui traversait la Seine, provoquant son balancement.

Dès la fin de l'année 1940, les restrictions sur l'alimentation apparaissent. Les Allemands réquisitionnent les cultures de céréales, la viande, le beurre, les œufs, etc. Les tickets de rationnement font leur apparition. Il faudra attendre l'après-guerre pour que je revoie des bananes, des oranges, du vrai chocolat, et du vrai sucre (qui avait été remplacé par de la saccharose). Le pain rationné était très mauvais car fait avec

beaucoup de son. Il faudra attendre les années 48/50 pour retrouver tous les produits en abondance.



Tous ceux qui ont le moindre m² de terre se mettent au jardinage pour cultiver pommes de terre, haricots verts, carottes, etc.

Chez mes deux grands-pères, on construit des cabanes à lapins et chez l'arrière-grand-mère, c'est un poulailler qui fournit les œufs et les poulets. Il faut aller à l'herbe à lapin et faire attention de ne pas en cueillir de mauvaises qui pourraient les tuer. Après les moissons dans les champs autour de Soisy, nous allons glaner la moindre céréale ou pomme de terre laissées sur la terre.

Les commerces d'épicerie, de crèmerie sont pratiquement vides. Dès que des arrivages sont annoncés, il se forme de longues queues. Sans être sûr qu'il y en ait pour tous ! Parfois, on pouvait avoir un peu de lait ou quelques œufs à la ferme des Beckaert, sur le boulevard de la République (aujourd'hui le centre de loisirs).



Mon grand-père Chamblain, ancien de la guerre de 14, assurait des permanences au « Secours Français », installé rue du Grand Veneur, qui envoyait des colis aux Soiséens prisonniers, et distribuait des sachets de graines potagères. Il siégeait également au bureau de bienfaisance à la Mairie.

En cette période très difficile, mes parents avaient fait l'acquisition d'un tandem avec un siège fixé sur le porte-bagage pour moi, et deux grosses sacoches pour rapporter des fruits et légumes du jardin jusqu'à Asnières. 45 km à pédaler de concert ! Nous nous partagions entre Soisy et notre appartement d'Asnières

sur Seine .

Au printemps 1944, les bombardements s'intensifiaient sur la région Nord de Paris, des bombes tombaient à quelques centaines de mètres de notre immeuble à Asnières. Mes parents me mettent en sécurité à Soisy chez Mr et Mme Varlet, Boulevard de la République.

Là je fais la connaissance de Pierre l'Her soiséen de mon âge, accueilli par cette famille.

Mme Varlet, infirmière, se transforme pour nous en institutrice. Je passe 3 ou 4 mois chez elle, sans savoir que j'étais dans la maison d'un résistant.

Août 1944 : pour les vacances, je retrouve mes parents dans la maison familiale, rue des Francs Bourgeois.



La libération, il y a 80 ans

Août 1944. La division Leclerc approche de Paris, les Américains contournent Paris et arrivent sur le plateau d'Évry. Nous voyons passer les obus au-dessus de Soisy, en direction de Brunoy. Un obus tombe aux Meillottes tuant 3 personnes et 1 autre, rue Berthelot

Au cours de cette journée, mon père et moi avons assisté, depuis la terrasse, à la rencontre de deux avions bi-plans, au-dessus du bois Margaux, l'un allemand, l'autre américain. Après de nombreux loopings, ils se sont échangés des tirs de mitrailleuses. Puis ils ont disparu chacun de leur côté. Mon grand-père Bois s'est mis à hurler par la fenêtre : « Vous êtes fous ! Rentrez vous mettre à l'abri ! ».



22/23 Août. A Soisy, les Allemands réquisitionnent les hommes présents, dont mon père, pour creuser des tranchées en bordure de Seine. Vu le peu d'allant des réquisitionnés, ils y renoncent dès la première journée.

Dans le garage de la maison de mon grand-père, trois locataires parisiens avaient laissé leurs voitures. Une Vivastella Renault et deux tractions Citroën. L'un des propriétaires avait retiré les roues et des pièces du moteur. Mon père et moi, nous avons vu arriver un sergent allemand avec trois hommes pour embarquer les voitures. Ils ont été chercher les pièces manquantes et des roues pour la traction.

Le lendemain matin, nous avons vu revenir le sergent qui avait perdu sa décoration « croix de fer » dans le garage. La retrouvant, il nous dit : « Fini, caput, nous partir ». Effectivement, toute la nuit, nous avons entendu les véhicules, les chevaux prendre la rue du Grand Veneur pour gagner la forêt vers Brunoy.

25 Août. A nouveau installé sur la terrasse au-dessus de la rue des Francs Bourgeois, vers la fin de l'après-midi, je vois arriver un side-car avec deux Américains en éclaireurs, rue Notre-Dame et rue des Francs Bourgeois, puis repartir. La veille, M. Paul Franchi et sa fille avaient traversé la Seine en barque afin de prévenir les Américains que les Allemands étaient partis.

26 Août. Au matin, alors que je cueillais des groseilles dans le jardin, j'entends d'énormes bruits de véhicules venant du boulevard. Des gens couraient dans la rue en criant : « Les Américains sont là, les Américains sont là ! » Je cours prévenir mes parents. Mon père se précipite rue de l'église. En passant devant l'église, il rencontre René Guay, l'entrepreneur de plomberie, pompier comme lui. Ils décident alors

d'aller sonner les cloches. A leur tour, ils se font sonner les cloches par le curé : « Et si les Allemands revenaient ! »

Sur le boulevard, c'était un défilé de tanks et de camions. Certains étaient garés sous les allées Chevalier. Avec mes grands-parents et ma mère nous avons rejoint mon père. Je crois que c'est la première fois que je voyais des noirs. J'étais très impressionné, surtout qu'ils étaient perchés sur des tanks gigantesques. Nous les applaudissions. En retour, ils nous distribuaient des chewing-gums, des boîtes de sardines, du corned beef (inconnu pour nous). Ce jour-là, nous avons vu les résistants arriver et - surprise - avec une des tractions que les Allemands avaient prises dans notre garage. Étaient peints dessus de grands sigles FFI.

Hélas, pratiquement aucune photo n'a été prise de cette journée historique. Les Allemands avaient interdit les appareils-photos, la vente de pellicules et, bien sûr, de prendre des photos de leur présence.



Les soldats américains faisaient partie de la division PATTON. Ils avaient construit un pont de bateaux à la limite de Soisy et d'Etiolles. Mon grand-père m'a emmené le voir les jours suivants. Pendant plusieurs jours, ce fut un défilé de véhicules, de troupes, de matériel et de camions-citerne. Le boulevard en pavés fut tout retourné.

26 Août. J'ai eu 9 ans ! Quel anniversaire !!!

Mon grand-père Bois avait gardé pendant 4 ans une bouteille de champagne Mercier. Elle fut débouchée.

Je ne me souviens pas si j'ai eu droit à un fond de verre.